

LE MARINIER

I

Dans une anse de la *lône*, bras mort du Rhône perdu sous les saulaies, un battoir tapait ; une claire chanson scandait les heurts sourds du bois sur le linge mouillé.

Une voix héla entre les branches :

— Perrine !

La lavandière leva les yeux : une onde de sang s'élargit, courut sur ses bras nus, ses épaules et son visage.

— Claude ! soupira-t-elle, à l'aspect d'un jeune faucheur qui avait délaissé son travail à l'appel de la chanson et du battoir de la jeune fille.

Mais son élan de surprise heureuse s'interrompt ; elle eut un recul apeuré.

— Oh !... laisse-moi ! implora-t-elle. Le père a débarqué ce matin...

— Je sais, avec Petrus Vallat.

— Oui, il vient chez nous pour la fête.

Une colère flambait dans les prunelles du gars ; il riposta, les dents serrées :

— Et pour les accordailles, n'est-ce pas ?... C'est pour ça que je te gêne.

— Claude ! Claude ! pleura la jeune fille, tais-toi ! tu me fais peur avec tes paroles dures et tes yeux méchants.

— Ose dire que le Petrus n'est pas ton galant ?

Perrine secoua la tête ; Claude insista :

— Alors, que vient faire ici ce Vallat qui n'est pas du pays ?

— C'est un compagnon du père, et ils se sont pris en amitié.

— Va, va, je vois clair ; le nouveau venu en veut à la fille de son patron, à toi, Perrine Marnas, qui m'oublies pour ce faraud.

— Mon pauvre Claude, tu sais bien que je t'aime ; mais le père n'estime que ceux de son état, les mariniers. Pourquoi faut-il que tu sois terrien ?

Le faucheur s'insurgea.

— Pourquoi ? ne le sais-tu pas ?... La mère est infirme, elle n'a que moi ; qui la soignerait pendant mes voyages ? Courtes sont les descentes, mais longues les remontées ; ton père reste souvent des semaines sans paraître au logis. Un terrien, d'ailleurs, vaut bien un marinier ; quel pain mangerait le patron Marnas sans nous, les laboureurs ?

Perrine se rapprocha, posa les mains sur les épaules du gars.

— Oui, Claude, tu es un brave cœur, un brave cœur, un bon fils et je serais heureuse de t'avoir pour homme. Mais le père est maître à la maison comme il est patron sur son bateau. Adresse-toi à lui, tâche de le convaincre et surtout hâte-toi ; car tu as raison, il a trop d'amitié pour le nouvel hôte, il pourrait avoir sur lui des intentions... Alors, malheur à nous s'il est décidé... Il ne cède jamais et ne revient pas sur une chose résolue, le patron Marnas...

— Ah ! si tu m'aimais ! si tu voulais... s'écria ardemment Claude, en attirant des deux bras de la jeune fille sur sa poitrine.

Elle le repoussa rudement, mécontente.

— Jamais ! entends-tu, je n'irai contre la volonté du père.

— Ah ! tu ne m'aimes pas, gémit le galant découragé, tu ne nous défends pas devant lui.

— Es-tu plus courageux que moi, toi qui est un homme et qui n'oses l'affronter ?...

Le sang chauffa les pommettes du gars ; il se redressa, hardi, révolté.

— Tu dis vrai ; j'irai demain, je parlerai.

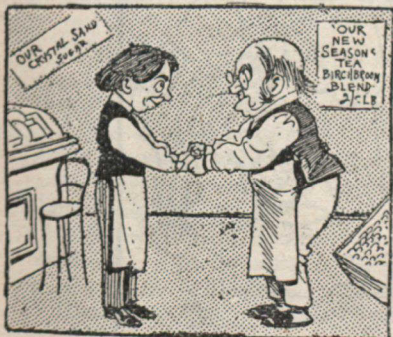
II

Saint-Pierre-de-Bœuf s'éveilla aux gais carillons de sa cloche, dont le branle célébrait la fête votive du pays, la *vogue*, disent les populations riveraines du Rhône.

Sur la berge, deux grandes oriflammes, l'une rouge, l'autre bleue, représentant les deux camps rivaux claquaient belliqueusement aux brises, éveillaient déjà le palpitant intérêt des joutes, le grand attrait des fêtes riveraines.

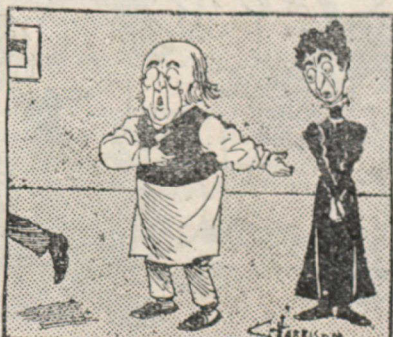
Et ce jour-là, les joutes s'annonçaient passionnantes. Les mariniers de Bœuf avait provoqué leurs célèbres rivaux de Condrieu, renforcés de jouteurs fameux sur le Rhône, de Lyon à Vienne. Parmi ces derniers était l'hôte du patron Marnas, Pétrus Vallat le Givordin.

Le dernier appel de la messe tintait au clocher, quand Claude Rollin, sanglé dans ses habits de fête, traversa la place et franchit fermement le seuil du patron de Marnas.



V

... Dix ans plus tard, il le prend comme associé...



VI

... Et un an après il lui offre sa fille en mariage, ce qui met fin à l'association.

CONTRASTE



Justine. — C'est-y Dieu possible d'mettre ses pieds là-dedans !...

Le marinier dévisagea l'arrivant : l'aspect de sa tenue cérémonieuse lui plissa les lèvres d'un narquois sourire

Il dit :

— C'est toi, paysan, te voilà faraud de bonne heure, et qui me vaut ta visite ? Homme d'eau et homme de terre ne frayent guère ensemble les jours de fête.

Froissé par ce railleur accueil, Claude Rollin surmonta son dépit et d'un effort se déclara :

— Maître Marnas, la Perrine et moi nous sommes d'accord ; il ne nous faut plus que votre bonne volonté.

Le patron eut un sifflement moqueur.

— Ouais ! mon gars, tu n'es pas dégoûté !... Le malheur est que la fille du patron Marnas n'a pas été faite pour un terrien. Je n'ai pas de garçon ; l'enfant me donnera un gendre de mon état, un franc marinier dont le marmaille continuera le bon renom de la famille et le maintiendra sur le Rhône.

— Mais...

— Suffit ! n'insiste pas, paysan. La Perrine n'est pas en peine d'époux. Je lui en ai choisi un, moi, un gars solide, hardi sur l'eau, de la bonne race de Givors ; c'est Pétrus Vallat que tu apprendras à connaître aux joutes de ce jour. Si tu avais été des nôtres, tu aurais pu lui disputer le prix et prétendre à ma fille...

Claude voulut répondre ; Marnas lui prit le bras, le poussa vers le seuil. Une fois l'importun sorti, il recula et boucla l'huis.

Atterré par la rudesse du marinier, tête basse, le cerveau bourdonnant, l'amoureux déconfit se trouva dans la rue... Ses pas inconscients le menèrent au logis, au seul endroit où l'attendait un sûr amour.

A sa rentrée, la mère Rollin contempla son garçon.

— Tu as de la peine, mon fie, dit-elle avec un accent d'apitoyée tendresse.

Claude ne pouvait répondre, le cœur trop gros ; il tenta de secouer la tête, mais sa douleur le terrassa. Il s'abattit sur les genoux et, la face enfouie dans les jupes de l'infirmes, il sanglota.

— Maman !...

Elle se taisait, la mère ; elle avait pénétré l'espoir de son enfant et devinait son mal ; mais ses mains caressantes erraient sur le front de Claude pour en calmer les fièvres et panser la plaie ouverte par l'arrachement de son rêve.

— Va, dit-elle, nous te trouverons une autre promesse, aussi belle, moins fière et qui te fera heureux.

Claude releva la tête, sécha ses larmes.

— Non, non, déclara-t-il. C'est fini ! je ne souffre plus ; je ne veux plus aimer que toi.